

29^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2023

La Société des Amis
organise son vingtième
Prix Louis Guilloux des Jeunes
qui a pour objectif
de faire découvrir cet écrivain et
de transmettre son œuvre à
de nouvelles générations à lire

Sujet proposé :

En août 1944, à la libération de Saint-Brieuc, Louis Guilloux devient, à leur demande, interprète auprès des forces armées américaines. Il raconte cette expérience dans O.K., Joe !

Personne ne parlait dans la voiture, ni les deux lieutenants dans le fond ni le chauffeur près duquel j'étais assis. Il pouvait être dans les trois heures de l'après-midi. Nous venions de quitter la mairie où les lieutenants étaient venus me trouver.

Dès en entrant dans mon bureau, le plus âgé des deux m'a demandé si j'étais bien l'interprète du maire ? Lui ayant répondu que oui, les lieutenants se sont présentés :

- Lieutenant Stone...
- Lieutenant Bradford.

Je les ai priés de s'asseoir. [...]

[...] il paraît que vous n'avez pas grand-chose à faire à la mairie ?

C'était vrai aussi. Je n'avais même rien à faire du tout.

- Dans ce cas, peut-être pourriez-vous nous rendre un grand service ?

Ils partaient à l'instant en mission et ils avaient besoin d'un interprète. Alors ? La jeep était devant la porte. [...]

J'ai répondu que oui, bien sûr. Pourquoi pas ?

Louis Guilloux, *O.K., Joe!*, éd. Gallimard, folio, p.15 et 16.

2023

Prix Louis Guilloux des Jeunes

2023

ALBANE PLURIEN
Le Français
Prix Lycées 2023

LÉONIE MARTIN
Ils étaient dix-sept
Prix Collèges 2023

LOREDANA POPA
Traductrice de guerre
Mention Spéciale Collèges 2023

LE FRANÇAIS

*« On a laissé entrer des hordes de sauterelles dans le jardin
et confié les clefs à la nuit noire
nuit
où les oiseaux furent pendus aux arbres hébétés [...]
où les chants s'étranglèrent dans la gorge des oiseaux. »*

Laylà Serâhat Rowchani

Afghanistan, 15 août 2021

Aussi loin que dérive le regard, ce ne sont que crêtes rocheuses : un désert de poussières et de montagnes, lézardées de quelques chemins à peine perceptibles à l'œil nu. Une carriole y soulève un brouillard de sable, tandis qu'une poignée de chèvres se disperse dans une fine dentelle de pâturages. Ici la vie est simple, reculée mais tranquille. Des maisons en pisé, quelques arbres, des poulets et la rivière en bas, où les femmes s'affairent avec le linge.

Cela fait presque 10 ans qu'Ahabdul vit maintenant en France, mais seulement quelques jours au village le font ressentir à nouveau pleinement afghan, chez lui dans ce décor immuable. Ici, seuls les êtres sont les miroirs du temps. Sa mère ne lui a jamais paru si âgée. Elle est maintenant courbée, raidie, les rides accentuent la tristesse de son visage. Et pourtant elle sourit :

– Ahabdul, à quoi penses-tu ?

– À rien, Mâdar, je rêvassais en attendant Mustafa. Ici le temps s'arrête. C'est bien calme.

– « Quand il n'y a pas de vent les buissons ne bruissent pas. »

Ahabdul sourit tristement. Combien de fois a-t-il entendu sa mère parler en dictons afghans ! Elle les égrène comme si elle ne pouvait s'autoriser à exprimer ses propres pensées. L'image de sa femme et de sa fille lui reviennent. Si différentes, si françaises, il a bien fait de venir seul ici. Il n'avait pas

voulu leur faire prendre des risques en les emmenant, et pourtant il était loin de penser que les talibans s'empareraient si vite du pays. Avant même le départ des américains! Lui qui pensait pouvoir passer un long moment au village, prendre le temps de convaincre ses parents et son frère de rentrer en France avec lui. Et voilà que maintenant ce sont eux qui le pressent de partir, de répondre aux messages alarmistes de l'ambassade, sans qu'il ait eu le temps de leur exposer son projet. Ce qui lui paraissait si simple, en France, lui semble maintenant décalé, presque inconcevable. Comment convaincre sa mère de partir avec lui, quitter son village si précipitamment?

– Mâdar, j'aurais voulu que tu viennes passer quelques temps chez moi, en France ...

– Oh, Ahabdul! Ma place est ici, à la maison auprès de ton père et de ton frère, Mustafa.

– Mais je voudrais qu'ils viennent aussi ...

– Tu connais ton père! Jamais il n'autoriserait cela ...

– Peut-être pas spontanément mais souviens-toi! Il a bien fini par accepter que Mustafa aille au lycée Esteghlal ...

Ahabdul avait dû se battre pour que son père accepte d'envoyer son jeune fils dans ce lycée franco-afghan de Kaboul alors que l'aîné déjà était parti en France! Était-ce la peur des mollahs qui voyaient bien-sûr ce lycée d'un très mauvais œil, ou tout simplement la tristesse de vivre loin de ses deux fils, lui qui ne voulait pour rien au monde quitter son village? Ahabdul n'avait jamais réussi à savoir ce qui gênait vraiment son père. Néanmoins, il avait su le convaincre et Mustafa avait fini sa scolarité à Esteghal. Ce qui fait de lui maintenant un afghan instruit, capable de s'exprimer aussi bien en français qu'en persan, et aussi à l'aise en informatique que sur un terrain de foot. Membre de l'équipe nationale junior, il rêve autant d'être sélectionné par les Lions du Khorazan que de poursuivre ses études en France.

– Mâdar, je m'inquiète pour vous, de ce qui va arriver quand les talibans reprendront vraiment le pouvoir! ... Ils progressent, tu sais ... Ils ont repris Kunduz, mais aussi les villes de Lashkar Gah, Hérat et même Kandahâr. Ils se rapprochent, et plus rapidement que tu ne le penses ...

– L'armée va sans doute les arrêter avant qu'ils arrivent à Kaboul, lui répond sa mère avec une telle lassitude qu'Ahabdul comprend qu'elle y est déjà résignée.

Alors, quitte à raviver son inquiétude, Ahabdul tente malgré tout de rassembler ses arguments. Il évoque sa tristesse de la savoir probablement condamnée à vivre recluse chez elle, l'entreprise de son père dont l'avenir devient incertain, Mustafa lui-même dont les espoirs risquent d'être brisés, quant à ses sœurs ...

– Arrête Ahabdul ! le coupe brutalement Mustafa en arrivant. Les talibans ont dû changer depuis le temps. Et les mentalités aussi ... Réfléchis, maintenant les filles vont à l'école, certaines femmes travaillent, nous ne reviendrons pas à l'âge de pierre !

– Que Dieu t'entende, je n'en suis pas si sûr que toi ...

– Tu inquiètes notre mère pour rien, Ahabdul ! Et de toute façon on n'a plus le temps de discuter. Les talibans sont déjà aux portes de Kaboul. Si tu veux revoir ta femme et ta fille, il faut te décider et partir. Ils ne vont pas t'attendre indéfiniment à l'ambassade !

Se tournant vers sa mère, Ahabdul la supplie d'un dernier regard. Mais aussi faible qu'inébranlable, elle hoche la tête en disant :

– Non, Ahabdul, je suis désolée mais jamais je n'abandonnerai tes sœurs. Même mariées, elles peuvent avoir besoin de moi, elles ont besoin de moi ... Zahra ...

Sa voix se brise, ses mots restent en suspend. Il n'y a rien à dire. Sa jeune sœur a eu moins de chance que ses aînées et si personne ne peut y faire grand-chose, leur mère ne quittera pas le village en abandonnant sa fille. “ Je suis comme une tulipe dans le désert. Je meurs avant de m'ouvrir. Et la brise du désert éparpille mes pétales. ” Oui, même si ce n'est que pour ramasser des pétales.

Impuissant face aux drames qui menacent sa famille, Ahabdul se résout aux adieux. Mustafa a raison, les messages de l'ambassade sont de plus en plus pressants, tout français qu'il soit devenu, il risque bien de ne jamais revoir sa femme et sa fille s'il n'arrive pas à temps à Kaboul.

Le cœur serré, Ahabdul monte dans la voiture de Mustafa, prête pour le départ. Sans être loin de Kaboul, le village est isolé. Mais bientôt la piste caillouteuse et déserte qu'ils empruntent fait place à une route dont la circulation se densifie. Ils traversent des villages où quelques bâtisses flamboyantes côtoient de simples cubes en pisé, cernés de cimetières sur lesquels flottent des morceaux d'étoffes colorés. Devant ces paysages qui

défilent, Ahabdul semble lire l'histoire de son pays, une succession d'avancées et de régressions, ponctuées de violences. Ici, « le cœur de chaque mère repose sous la terre, la fierté de chaque père y est enterrée ».

Dans quel borborygme le pays va-t-il encore sombrer ? Jamais encore ils n'avaient vu une circulation aussi dense en arrivant aux abords de Kaboul. Des centaines de voitures surchargées essaient de se frayer un passage mais la circulation est totalement bloquée. Mustafa et Ahabdul se résignent à abandonner la voiture pour tenter d'atteindre l'ambassade à pied, au milieu des cris et des klaxons. Le temps presse, tout risque de basculer très vite. Les recommandations de l'ambassade sont très claires, il ne doit pas chercher à rejoindre directement l'aéroport qui est submergé et dont tous les accès sont bloqués. Sur les réseaux sociaux défilent des images de centaines d'hommes désespérés qui tentent de s'accrocher aux avions qui décollent. Les vols programmés sont annulés, les ressortissants français doivent se rendre à l'ambassade d'urgence pour être exfiltrés par les airs avant qu'elle ne soit évacuée. Ahabdul scrute le ciel de crainte d'apercevoir l'hélicoptère français dans le ballet qui survole la ville. La panique est palpable, il n'y a plus personne aux commandes de l'État afghan, les militaires et les policiers désertent leurs postes. Des unités talebs paradent déjà dans la ville où fleurissent une flopée de drapeaux blancs et noirs, étendards de l'Émirat islamique. Ce n'est plus que désordre et sidération.

Ahabdul et Mustafa parviennent enfin au check point de Zambaq qui protège l'accès de la Green Zone où se situent les ambassades et le Palais Présidentiel. Il est encore mal contrôlé par les talibans qui y sont postés mais ne bloquent pas le passage. Les deux frères se joignent à la foule qui converge vers l'ambassade de France, la seule qui soit restée ouverte. Ils se massent devant le portail qui n'est plus protégé par aucun garde. Comme tant d'autres, Ahabdul brandit son passeport français, dans l'espoir qu'on lui ouvre.

Commence alors une attente interminable, sous la chaleur étouffante de ce 15 août. L'espoir et la colère se disputent les cœurs, beaucoup pleurent, d'autres prient, mais leurs prières ont déjà des accents d'oraison funèbre. De l'autre côté du portail, les français s'activent. Ils cherchent visiblement un moyen pour permettre l'accès aux ressortissants français

coincés dehors et aux afghans munis d'un visa sans prendre non plus le risque d'être envahis par la foule.

Pourtant le temps s'étire, le soleil commence à décliner quand soudain l'angoisse fige tous les visages. Des explosions se font entendre, des tirs d'armes automatiques et le rugissement de pick-up. Ce sont les talibans qui s'approchent du palais présidentiel situé au-delà de l'ambassade. Ils vont passer devant la foule toujours agglutinée fébrilement au portail, des plaintes s'élèvent de l'attroupement. On aperçoit déjà les premiers combattants du convoi, brandissant leurs kalachnikovs et haranguant dangereusement la foule, quand soudain le portail s'ouvre. Pris dans l'élan de la masse, Mustafa et Ahabdul se trouvent projetés dans la cour de l'ambassade, tandis que les gardes referment déjà le portail en toute hâte. Ils sont quelques centaines, aussi hébétés qu'exténués, à entrer enfin dans cette enceinte sécurisante. Pourtant, c'est un lieu étrangement désert qui les accueille. Une dizaine de policiers seulement sont restés sur le site qu'ont déjà quitté l'ambassadeur et ses conseillers.

Suivant les gardes qui les guident, la foule s'entasse dans les salles de sport de l'ambassade, où ils peuvent enfin boire et manger un peu. Le confort est sommaire mais ils se sentent malgré cela soulagés. Leur sort repose maintenant entre les mains du gouvernement français qui a le devoir de tout mettre en œuvre pour assurer leur sécurité et leur évacuation. Tenant toujours son passeport à la main, Ahabdul se fait accoster par un des policiers qui lui demande de le suivre. Les allers et venues sont fréquents, plusieurs réfugiés ont déjà été sollicités pour participer aux tâches auxquelles les gardes seuls ne pourraient suffire comme organiser l'espace, cuisiner les produits stockés dans les réserves des cuisines, collecter les restes et les déchets ...

Pourtant, les deux frères sont conduits dans un bureau de l'ambassade où un commandant leur propose de s'asseoir. Identifié comme français, Ahabdul peut rejoindre une zone isolée de l'ambassade, où une centaine de personnes prioritaires attendent là aussi d'être évacuées.

Le commandant s'adresse alors à eux, l'air exténué: « L'exfiltration de cette zone doit se faire cette nuit par hélicoptage depuis le jardin. Vous partirez à bord d'un Chinook américain. » Puis s'adressant à Mustafa,

il ajoute : « Vous pouvez venir vous-aussi, nous avons réussi à les convaincre d'embarquer quelques ressortissants Afghans. Nous devons cependant vérifier votre identité, les américains veulent des gages de sécurité! », s'excuse-t-il.

Mais à leur grande surprise, Mustafa le remercie dans un français parfait, lui expliquant qu'il est juste venu pour accompagner son frère et qu'il ne compte pas, pour sa part, quitter l'Afghanistan. Devant leurs regards incrédules Mustafa semble gêné et bafouille :

– La femme que j'aime m'attends, je ne partirai pas sans elle ...

Rompant le silence qui s'est installé, le commandant lui répond :

– Je comprends, c'est honorable, mais dans ce cas, peut-être pourriez-vous nous rendre un grand service ?

Tous les employés afghans ont déjà été exfiltrés, secrétaires, traducteurs, même les agents d'entretien ou de restauration. Ils se débrouillent en sollicitant les réfugiés, mais ils ont besoin d'un interprète. Mustafa obtiendrait un visa pour lui et son amie, ils pourraient venir en France quand les choses se seraient calmées. Alors ?

Mustafa lui répond que oui, bien sûr ... Pourquoi pas ?

ALBANE PLURIEN

Prix Lycées 2023

ILS ÉTAIENT DIX-SEPT

Le chauffeur, suivant les indications du lieutenant Stone, s'est arrêté devant une ferme à l'extérieur de Saint-Brieuc. C'était une majestueuse bâtisse de pierre qui s'apparentait plus à un manoir. Mes yeux l'ont scrutée attentivement. Qu'est-ce qui aurait bien pu me faire venir ?

– Vous n'aurez pas ici les réponses à vos interrogations, m'a prévenu le lieutenant Stone.

Et il m'a expliqué :

– Les propriétaires de la ferme, un trentenaire et son frère de dix-neuf ans, sont tous deux morts au combat. En Belgique, paraît-il. Nous (il se désigna ainsi que le lieutenant Bradford) avons été désignés pour entretenir la ferme un moment. Mais nous avons découvert ... quelque chose. Surprenant. Alarmant. Votre aide nous sera assurément précieuse.

Sur ce, il m'a emmené à l'intérieur de l'étable, en contrebas de la maison, où il n'y avait plus aucun animal.

– Vous voyez ? me demanda-t-il en désignant, par la lucarne poussiéreuse, une masse sombre qui émergeait au milieu des arbres fruitiers.

En effet, je la distinguais vaguement. Cela semblait être la partie supérieure d'un blockhaus, en plus sauvage et moins régulière.

– Ce n'est pas un blockhaus, m'a dit le lieutenant Bradford comme s'il lisait dans mes pensées. En réalité, nous ne savons pas quelle est son utilité à l'origine.

À ma grande stupéfaction, il a ouvert une trappe dans le sol. Je ne l'avais pas remarquée du fait de l'obscurité. Je l'ai suivi, peu rassuré, et nous avons cheminé dans un tunnel en pente douce qui a débouché, trente mètres plus loin, sur une porte close.

– À partir du moment où vous aurez ouvert cette porte, je ne pourrai plus rien vous expliquer. Vous en saurez autant que moi.

Le lieutenant Bradford s'est décalé sur la gauche et j'ai ouvert la porte.

Une quinzaine d'enfants se tenaient là, dans une pièce grande comme une salle de classe éclairée à la lumière de deux minuscules fenêtres près du

plafond. Ils étaient amaigris, fatigués et nous regardaient avec hébétude. J'ai pensé qu'ils devaient être des juifs cachés.

– Leur physique ne vous rappelle rien ?

Si, évidemment. Tous grands, cheveux blonds presque blanc, yeux clairs, musclés malgré leur jeune âge : la description parfaite d'un aryen selon Adolf Hitler. Comment avais-je pu passer à côté ?

– Heil Hitler !

Le plus grand a tendu son bras droit devant lui. Qui était-il pour faire ce salut en France ? Les enfants, tous des garçons, étaient dix-sept : ils devaient avoir entre quatre et onze ans, sauf deux un peu plus âgés. C'étaient sûrement les chefs du groupe. À en juger par la pâleur excessive de leur peau, ajoutée à d'immenses cernes qui leur gonflaient les yeux, j'ai supposé qu'ils devaient être enfermés là depuis deux semaines au moins. Mon rythme cardiaque s'est quelque peu apaisé lorsque j'ai vu des restes de nourriture entassés près d'une réserve.

La situation était pour le moins inhabituelle, sinon unique, et j'ai compris qu'il était de mon devoir de mener l'enquête. Alerter les autorités ne m'a étonnamment pas traversé l'esprit.

– Lieutenant Stone, lieutenant Bradford, il nous faut sortir ces enfants de là. Installez-les dans la maison mais prenez garde à ce que personne ne les voie.

Je suis retourné à la ferme le lendemain. La stupeur était passée et j'étais désormais rempli d'une curiosité nouvelle.

Le lieutenant Stone m'a conduit dans la chambre où attendaient muettement les garçons. Les deux adolescents s'étaient allongés sur le lit ; tous les autres étaient assis contre le mur.

– Ils parlent tous français mais se revendiquent allemands. En fait, ils manient aisément les deux langues. Pardonnez-moi, vos qualités d'interprète seront, contre mes attentes, superflues.

J'ai fait signe au lieutenant que cela avait peu d'importance.

– Qui est le plus âgé d'entre vous ? leur ai-je demandé, m'adressant principalement aux deux grands.

Le garçon à droite sur le lit a levé la main, suffisant, mais ses traits tirés ont trahi une certaine forme d'appréhension. Je l'ai invité à me suivre jusque dans la cuisine où nous pourrions parler sans être interrompus.

- Quel est ton nom ?
- Et qu’allez-vous faire ? a-t-il répliqué vivement.
- Vous protéger. Rien que vous protéger.

Le garçon paraissait sceptique. J’ai opté pour la stratégie transparente : lui faire part de chacune de nos intentions et expliquer pourquoi il était absolument nécessaire qu’il nous raconte son histoire.

- Très bien, a-t-il soupiré, résigné. De toute façon, je n’ai pas le choix ?
- Non, en effet. Je t’écoute.

– Je m’appelle Günter. J’aurais dû avoir un nom de famille mais je n’en ai pas, vous savez pourquoi ? La guerre a éclaté l’année où j’aurais dû me faire adopter. Oncle avait réussi à rallier l’Allemagne, nous savions nous comporter comme de bons aryens. Il allait être félicité par Père en personne pour son initiative quand il a été obligé de quitter la Lorraine pour la Bretagne. Il ne nous a jamais dit pourquoi. En tout cas, il nous a emmenés avec lui.

– Comment les gens ont-ils réagi quand ils vous voyaient, tous, quasiment identiques ?

L’histoire de Günter paraissait des plus curieuses et je devais me retenir de ne pas lui poser toutes les questions qui me brûlaient la langue.

– Pourquoi cette question ? Personne ne nous voyait, on était cachés. Ensuite, Oncle nous a abandonnés ici.

J’ai planté mon regard bienveillant dans le sien, lutteur. Il s’est quelque peu apaisé et lorsqu’il a repris la parole, sa voix n’était plus qu’un murmure.

- Je crois qu’Oncle est mort.

Lui en demander la cause se serait apparenté à un véritable manque de tact ; je l’ai plutôt interrogé sur l’identité de cet oncle.

– Je ne sais pas. C’est celui qui nous a élevés, enfin surtout les autres. Moi, je ne suis pas né là-bas.

- Là-bas où ?
- Günter n’a pas répondu.
- Qui est ton père ? ai-je tenté. Ma question n’a pas semblé lui plaire.
- Enfin ... notre Père à tous ! Le Führer !

À nouveau indigné, j’ai mis fin à l’entretien. Mieux valait agir l’esprit lucide. Mes acolytes ont été informés du contenu de la conversation, mais je les ai priés de garder le silence.

L'unique personne que je croyais capable de m'éclairer s'avérait être mon meilleur ami, Jean, que je suis passé voir dès en sortant de la ferme. C'était un professeur respecté, d'une certaine renommée. Il connaissait beaucoup de choses.

– As-tu une idée de qui sont ces enfants? lui ai-je demandé après lui avoir exposé les faits.

– Eh bien, m'a-t-il dit après un instant de réflexion, il se pourrait que oui. As-tu déjà entendu parler des Lebensborn?

Je lui ai fait signe que non.

– Ce sont des sortes de maternités où Hitler fait naître de purs représentants de la race aryenne, selon les critères de l'idéologie nazie. Les deux parents sont dûment sélectionnés pour s'accoupler et la mère accouche dans le Lebensborn. On lui interdit de rester près de son enfant qui peut dès lors être adopté par une famille allemande. Selon les rumeurs, il y a un Lebensborn aux alentours de Paris mais je doute que les enfants proviennent de là-bas. Jamais ils ne les auraient abandonnés dans un abri souterrain; tout est bien trop millimétré, trop encadré.

– Mais d'où viendraient-ils, alors?

Jean s'est gratté la barbe, songeur. Il paraissait inquiet.

– Étant donné que les enfants ont un phénotype semblable et que le Lebensborn est pour l'instant la seule hypothèse plausible, je soupçonnerais l'existence d'un Lebensborn clandestin. Vois-tu, peut-être que l'homme qu'ils appellent Oncle est un adepte d'Adolf Hitler. Il n'a pas le rang pour intégrer un Lebensborn mais s'arrange pour reproduire le concept de manière illégale.

C'était réellement possible, il fallait que j'approfondisse cette piste. J'ai chaleureusement remercié Jean qui m'a prié de repasser à l'occasion et je suis retourné à la ferme.

Tous les enfants jouaient dans le champ abandonné sous l'œil attendri du lieutenant Bradford, excepté Günter. Il était assis sur un banc de pierre, les bras croisés sur la poitrine. Je me suis assis à ses côtés et lui ai serré la main.

– Günter, mon garçon. Quelque chose ne va pas?

– Oncle m'avais promis la gloire et voilà qu'il nous a abandonnés. En plus, il est sûrement mort. Tout cela n'aura servi à rien.

– Tout ira bien, lui ai-je promis.

C'était la seule chose qui me soit venue en tête en cet instant.

– Günter, peux-tu me dire d'où tu viens? Soupir de résignation.

– Oncle organisait des naissances en Lorraine et il m'a enlevé à ma famille pour servir de guide aux autres enfants. Ils avaient un peu peur alors je leur expliquais que leur situation était une excellente chose pour la nation allemande. Ils étaient rassurés, j'étais un peu leur grand frère. Mais Oncle a fait des promesses qu'il n'a pas tenues. Voilà ce qui ne va pas.

– Ton oncle croyait en ce qu'il faisait, n'est-ce pas?

– Absolument, et moi aussi d'ailleurs. Pas vous?

Günter m'a lancé un regard acéré, plein de reproches et sûrement de regrets.

– Ça ira, ai-je simplement répété. Ça ira.

Quelques mois plus tard, j'ai à nouveau pénétré dans la ferme. Juin approchait à grand pas et je dois dire que j'en étais plutôt ravi; le soleil avait été très timide depuis octobre dernier. Jeanne, qui s'occupait des enfants, m'a accueillie une grande casserole dans les mains.

– Le repas de ce soir? ai-je souri.

– Ils sont affamés quand ils rentrent de l'école. Oh, et intenable aussi.

Dix-sept minots, c'est pas rien!

Elle m'a conduit dans le salon réaménagé où nous nous sommes assis dans les fauteuils.

– Tu connais donc l'objet de ma venue?

– Tu voulais m'parler d'l'enquête, c'est ça? J'ai confirmé d'un hochement de tête.

– Malgré toutes nos recherches en Lorraine, rien ne témoigne de l'existence de ce quasi Lebensborn. Personne n'est en mesure de nous aider, pas même en Allemagne. Les recherches ont pourtant été plus que vigoureuses. Mais tu le sais déjà, je te tenais au courant régulièrement.

– Mon dieu, j'étais désespérée. Combien de gamins sont encore dans ce cas...

– Rassure-toi, la guerre est finie. Tous les Lebensborn officiels ont été dissous. Quand à celui-ci... En fait, je crains qu'il soit tout bonnement impossible de déterminer l'origine exacte de ces enfants. Nous avons trop peu d'éléments. Mais...

Quelques secondes m'ont été nécessaires pour ordonner mes idées. Jeanne a respecté mon silence.

– Ils essayent d'oublier. De toute évidence, leur vie avant ne devait pas être facile.

Jeanne savait pertinemment que je pensais comme elle : aux conditions dans lesquelles les enfants étaient nés, à la clandestinité qu'ils n'avaient jamais choisie, à ce qu'ils étaient destinés à devenir.

Ils croyaient en l'idéologie nazie parce qu'on la leur avait inculquée mais ne demandaient qu'à découvrir autre chose.

La porte s'est ouverte d'un coup et une avalanche de cheveux blonds a déboulé dans le salon. La pendule indiquait cinq heures moins le quart, les enfants rentraient de l'école communale.

– L'essentiel, c'est qu'ils sont heureux désormais, a soufflé Jeanne.

Mon regard protecteur s'est posé sur chacun d'eux : Klaus, Helmut et Gerhard se poursuivaient, Rolf chantonnait dans son coin, Lothar et Günter comparaient leurs biceps,

Markus, Ralf, Heinrich et Adolf tentaient tant bien que mal de démêler un nœud, Florian serrait Hans dans ses bras parce qu'il pleurait, Frederick et Harald se disputaient pour une part de gâteau, Kaspar taillait un bout de bois et Jakob lisait le livre de Max par-dessus son épaule.

– Oui, ai-je murmuré à mon tour. C'est sûrement l'essentiel.

LÉONIE MARTIN
Prix Collèges 2023

TRADUCTRICE DE GUERRE

Me voici dans une voiture avec deux personnes que je connais à peine. Nous sommes en route pour je ne sais où.

Au début de mon voyage j'étais stressée mais, pour une raison que je ne définis pas, j'ai fini par retrouver ma sérénité. Depuis, je ne fais que regarder les plaines et le lointain paysage. Je compte les vaches, je chantonne dans ma tête ... Vous me direz que cela ne sert à rien ! Cependant, ça m'aide à passer le temps.

Je ne saurais dire pourquoi mais j'ai un mauvais pressentiment. Voilà ! L'angoisse est revenue !

Au fait, moi c'est Alice et j'ai trouvé le cahier que je suis en train de remplir dans une vieille pile de livres. Je me suis mis dans la tête de finir ce journal avant la fin de l'été.

* *
*

Reprenons. Je m'endors pendant un temps indéfini. Et c'est le lieutenant je sais plus quoi, qui me réveille pour m'annoncer qu'il faut que je me bouge, vite.

« *Quickly!* » L'un des nombreux mots que je vais entendre plus que ma propre respiration pendant ce voyage. Cela me change des journées d'inactivité ennuyeuses à la mairie de Saint-Brieuc.

Je relève à peine la tête que je vois des centaines de personnes près d'un port. Où vais-je et avec qui ? Pas le temps de parler ni de faire quoi que ce soit : me voilà déjà dans un bateau avec les deux mêmes inconnus.

En bandoulière, un vulgaire sac, avec presque rien dedans, et, pour seul compagnon, mon petit carnet de bord.

Je me hisse sur le bateau. Une voix me demande de la suivre. Je comprends, en me retournant, que l'homme en uniforme blanc, est l'assistant des messieurs avec lesquels je suis.

Il me conduit dans une petite chambre et me dit de bien m'installer. En anglais bien sûr.

Après une heure et demie d'emménagement et de rangement, on vient me chercher. C'est le lieutenant Stone – il s'est enfin présenté – qui vient et me dit : « Madame Alice, il faut venir avec nous sur le pont ... Nous devons clarifier les choses car nous n'avons pas encore eu le temps de le faire avant. »

Mais attends, cela fait sept heures au moins que je suis avec vous et vous n'avez pas eu le temps de me parler ! Je traverse le couloir ... Enfin le pont ! Là, je m'installe sur un petit banc. J'écoute des hommes dont je ne sais rien.

Ils me disent : « Voilà, si nous vous avons prise parmi nous, c'est parce que nous avons besoin de vos services. Nous savons que vous maîtrisez plusieurs langues, alors on voudrait que vous nous traduisiez les paroles des prisonniers capturés. Et aussi celles des autres prisonniers français. Enfin si vous savez parler français bien sûr ... » Ils poussent un timide rire qui m'agace au plus haut point.

De qui se moquent-ils, là ? Bien sûr que je sais parler français !

Bon. Ils me disent aussi que le voyage dure six semaines, qu'on va aux États-Unis et que je serais logée dans une chambre située dans une caserne. D'après lui, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Prolixe, le colonel !

Je ne vais pas détailler ce voyage en bateau car ce n'est pas très intéressant. En plus, j'ai égaré mon cahier pendant une semaine et demie.

Après six semaines de mal de mer, nous arrivons aux États-Unis, le pays de mes rêves, enfin, maintenant, celui de mes cauchemars. Je monte dans une petite voiture avec les deux lieutenants ; j'en profite pour reprendre mon journal. Puis après plusieurs heures passées à rouler, à s'arrêter pour manger, à rouler encore, puis à s'arrêter de nouveau pour je ne sais quoi, on arrive enfin à destination : un triste bâtiment orange entouré d'une sinistre clôture en barbelé électrifié. Super l'ambiance !

Et dire que c'est ici que j'attendrai sûrement la fin de la guerre. « Attendez ! » en anglais. L'une des nombreuses injonctions qu'on m'adresse le plus désormais.

En rentrant dans l'endroit froid qui allait me servir de logement pendant longtemps une vague violente d'angoisse s'empare de moi.

Allez Alice, tu ne veux pas abandonner maintenant, surtout que tu ne peux plus ! Mais que t'est-il passé par la tête ?

Après une heure passée à me lamenter sur mon sort, je décide de sortir de ma grotte et d'aller faire ce pour quoi je suis ici. Traduire les aveux et paroles des détenus italiens, allemands et autres.

J'entre dans une petite pièce avec le lieutenant Bradford et je vois un homme, fatigué par la vie, épuisé et maigre comme un bâton. Il avait des milliards (façon de parler) de blessures, de la plus insignifiante à la plus atroce. Un garde me fait signe de me poser sur une chaise en face du détenu. L'interrogatoire commence.

Je comprends que cet homme est un espion italien envoyé par des mauvaises personnes, et qu'il voulait savoir ce qu'il se passait au sein de l'armée américaine. Il parle italien et un peu allemand. Le lieutenant pose quelques questions : « Comment vous appelez-vous ? Que faisiez-vous sur ce port, et qui vous a vraiment envoyé ? » Un silence gênant s'est installé. « *Are you waiting?* » dit-il en me regardant d'un œil plein de haine. « *Translate!* » On attendait ma traduction. Je l'ai compris en retard.

« Je m'appelle Riccardo, répond l'homme, et j'ai été menacé pour faire ce travail. On m'a dit que si je n'obéissais pas, on enlèverait ma fille, ma femme et que je ne les reverrais plus jamais ... Je hais vos lois qui vous autorisent à torturer vos prisonniers ! En plus vous m'avez menti. Vous m'avez dit que vous m'amenez aux États-Unis pour un travail et voilà que je me retrouve en prison. Ayez pitié de moi, je vous en prie ! »

L'homme tremblait et pleurait de désespoir, de peur, de haine. Il m'a fait de la peine. Mais le lieutenant, lui, je parie qu'il n'a pas de cœur et pas de pitié. Il n'a pas d'empathie.

Les États-Unis ne sont pas comme je les imaginais, bien au contraire. Il m'arrive avec ce pays ce qu'il m'est arrivé avec la magie. Quand j'étais petite, j'aimais la magie plus que tout. Mais un jour dans la chambre de mon frère, je vis un livre intitulé : « Les secrets de la magie ». Je ne sais pas vraiment pourquoi je l'ai ouvert, mais, depuis, je n'ai plus jamais voulu voir les spectacles qui me réjouissaient tant.

En sortant de la salle d'interrogatoire, j'avais la boule au ventre. J'ai couru dans ma chambre hautement surveillée. Je me suis écroulée sur le lit. Je ne sais plus quoi penser. Je sens que quelque chose est louche ici, je ne suis pas là pour mes compétences seulement. Pourquoi m'ont-ils choisie alors ?

Je repense à *Riccardo*, ce prisonnier dont l'histoire m'a beaucoup touchée. Il a parlé de tout ce que ces geôliers lui font subir, les mensonges dont il avait été victime. Et il avait l'air d'avoir peur. Il n'était pas *libre*. Il voulait venir aux États-Unis, comme moi et voilà qu'il se retrouve en prison. C'est ça le pays de la liberté? Pour moi, un pays de liberté, c'est un pays où on peut venir et d'où l'on peut partir quand on veut, un pays où l'on peut dire ce que l'on pense sans être inquiété, sans avoir peur de le dire. Mais là, je me rends compte que les États-Unis ne sont pas ce qu'ils prétendent être; ce qu'on appelle le « rêve américain » n'est en fait qu'un fichu mensonge.

Pauvre Riccardo, la souffrance se lisait sur son visage. Il avait le teint pâle, le nez rouge, des cernes, les yeux injectés de sang comme s'il ne faisait que pleurer et qu'il ne dormait pas. J'ai remarqué qu'il avait un œil au beurre noir. Il avait également une grosse marque sur le torse, car, oui, il était torse nu. Il saignait beaucoup en raison des blessures qui ne cessaient de se dessiner sur son corps. Dans son regard, je lisais le désespoir. Il semblait m'appeler à l'aide. Mais, hélas, chacun des gardes et des lieutenants faisait au moins deux fois ma taille.

À ce moment-là, j'étais sous le choc. Je venais de comprendre qu'on m'utilisait à des fins que je n'approuve pas. Quand j'ai choisi de faire le métier de traductrice, c'était pour aider les gens à se comprendre, à faire le lien... Mais voilà qu'on m'utilise pour massacrer une personne...

Sans l'ombre d'une hésitation, le lieutenant Stone, entré dans ma chambre sans frapper, me tire de mes pensées en hurlant: « Allez, vite, on y va! Il faut se remettre au travail! On n'a pas recruté une pleurnicharde mais une traductrice! »

Je me lève et lui dit avec un courage que je ne me connaissais pas: « Vous savez ce qu'elle vous dit la traductrice? Qu'elle en a marre de se faire mener en bateau comme ça par deux pauvres lieutenants de rien du tout! Maintenant vous allez me laisser sortir et vous allez faire votre cirque ailleurs!

– Pauvre petit bout de chou. Pour qui tu te prends hein? On t'a recrutée, tu es venue, maintenant tu m'obéis, c'est clair? Allez au boulot! » Je repars me cacher dans mon lit. Étonnamment, le lieutenant fait demi-tour. Il s'en va en rigolant à gorge déployée. Je me suis mise à pleurer. Je me rappelle

ma tendre mère qui sans cesse me répétait de me méfier de tout et de n'importe qui. Souvent les gens d'apparence irréprochables sont les plus viles créatures.

* *
*

Je n'ai pas écrit depuis longtemps car je rentrais en bateau clandestinement. Évidemment, les lieutenants ne m'ont pas payée. Ces malpolis m'ont juste dit que tout ce qui s'était passé là-bas devait rester secret, sinon ils me retrouveraient et me feraient vivre un enfer sur terre.

Je suis enfin de retour dans mon petit village. C'est bon d'être chez moi. Je suis d'ailleurs en train de trier des papiers pour la mairie. Finalement, je trouve cela très apaisant. Mais il y a quelque chose qui me tracasse toujours : comment ces gens ont-ils fait pour me trouver ? Oh et puis zut, je suis déjà contente de n'être pas morte, alors on se moque de tout le reste...

Mais Riccardo ?

Merci petit carnet. Je vais te poser là ; comme ça, quelqu'un pourra lire mes aventures. « AH MAIS NON ! Cette histoire doit rester secrète ! » On dirait que je vais devoir vivre avec ce secret jusqu'à la fin de mes jours. Est-ce vraiment ça le prix de la liberté ?

LOREDANA POPA
Mention Spéciale Collèges 2023